

## Letter to Alejandro Lasser (1954)

**Auteur(s) : Malaquais, Jean**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### Les mots clés

[Correspondance](#), [Essai](#)

### Présentation

Date1954-07-05

GenreCorrespondance

### Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

### Description & Analyse

Description

Jean Malaquais, le 5 juillet 1954, écrit à Alejandro Lasser qui vient de publier un article intitulé "Actualidad de un personaje" où, par l'intermédiaire d'Alejo Carpentier, il cite la pensée de Malaquais concernant les différences de traitement du personnage dans le roman entre le XIXe et le XXe siècle. Malaquais écrit à Lasser pour discuter la conclusion de son article ("los novelistas del siglo pasado [...] poseian mas genio creador que los actuales. Eso es todo"). Malaquais "ne fai[t] pas le procès du romancier, ni du lecteur certes, mais du roman en tant que genre" et explique qu'on ne peut plus considérer les vies des personnages de la même manière à l'époque du meurtre de deux femmes par Raskolnikoff à l'époque du génocide planifié.

### Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à

l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

## Citer cette page

Malaquais, Jean, Letter to Alejandro Lasser (1954), 1954-07-05.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/117>

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

---

Dear Mr. Lutz,

Alexandre Casson  
Casson

Le document publié récemment Michel Mitré en commission votre article intitulé actualité de un Pénitencier, nous laudé avec action et belonne le nous d'aller et d'aujourd'hui. Avec vous l'indique de la grande place, une réflexion vous furent suggérée par une structure de son art d'aujourd'hui, à qui un instant avait demandé pourquoi la peinture des personnes de vous de d'aujourd'hui est plus vigoureuse que ce n'est le cas pour la presse contemporaine. Et, d'abord d'aujourd'hui qui ne soit à son tour, vous pouvez en conclusion de votre article qu'il en est ainsi d'aujourd'hui les nouvelles du 21e siècle - d'aujourd'hui, d'aujourd'hui, d'aujourd'hui - pourquoi nous puis-je attendre que les nouvelles, les nouvelles?

Cette proposition, qui tout le problème se résout en plus ou en moins de plus créateur, il faudrait encore pouvoir le prouver. Ce n'est le recours à un discours d'appréciation aussi subjective que le "plus créateur", flatter les données de l'analyse. C'est postuler que le genre - dans notre cas le roman - se porte fort bien, tandis que l'épique - dans notre cas le roman - s'en va de la politique. C'est, sur un autre plan, postuler que l'économie est fondamentalement mise en danger car le commerce est faillite. Mais le seul que le plus de la main de plus commercial de nos grands-pères ne pourrait rien sur les crises cycliques de l'épique créateur, le plus de la main de plus créateur des romans d'aujourd'hui ne peut rien sur ce qu'on appelle à juste titre la crise de roman. Mais votre "plus ou moins" n'est peut-être qu'une hantise, et sans doute ai-je tort de vous chercher chimie. Quel qu'il en soit, je vous remercie de me donner ainsi l'occasion de préciser ce point. Ce n'est pas que Crayonier, en un instant, est vraiment un point de vue, mais, comme il arrive souvent, son chemin d'analyse de son postulat se prête à bien des interprétations, et il importe que l'analyse se fasse.

Tous deux parfaitement capables de noter qu'une vie en tant que couple, et que la situation sociale de la victime n'y fait rien à l'affaire. Mais quand j'avance que la mort des deux femmes est provoquée de la main de Kachabidze et non "naturellement" plus, ce n'est pas détruire de la sensibilité que je parle, mais de ne pas dans un temps de gloire rationnellement planifiée la vivre et le mourir et ne laisser plus approfondir un temps de silence personnel.

Je m'explique. Constatant à vous, je m'ai fait par le poids de romancier, et de l'instinct certain, mais de vous en tant que poète. Parmi les écrivains et les viridales de Paris, il semble que le roman se soit vu en sa jeunesse. Presque de la littérature, surtout de la nation morale et historique d'histoire, le roman est essentiellement l'histoire d'un vie, d'un personnage principal ou d'un événement, pour en valoir la vérité, des personnages secondaires. Il est, dans les lettres, ce que le portrait est dans la peinture une affirmation définitive de la personne humaine en tant qu'être unique, irremplaçable, libre. Le roman de la spiritualité, l'histoire de l'«intermédiaire» humaine sous l'effet de la découverte des universités grecs après la chute de Constantinople, le roman de la jeune bourgeoisie livrée à la complexité de sa propre histoire, comme d'innombrables perspectives de «prophète». A l'instinct de l'ère antique, le livre livre de la humanité se en veut plus, pour des choses. Maisque l'histoire est fait une œuvre, puisque la terre n'est plus en œuvre de la création, la théologie comme connaissance de monde est elle-même, l'histoire et l'homme cherché à se connaître en travers de soi-même. Il se veut fille de ses œuvres et maître de son destin. Certes, il y a les sciences, la mort, les pierres de monuments, les femmes qui vous trompent... mais qu'il s'agisse d'«épiphany»

ou de lois de la nature, et est toujours sur son propre pied, sur le pied de  
cet individu qu'il se situe. Le héros ou héros de roman dans un roman  
n'est jamais aussi bien cette individualité - ou l'est-il dire cet individu -  
de parvenu. Du "Je pense donc je suis" cartésien par la religion natural-  
iste et par la positivisme positivisme, les écoles philosophiques et les  
par pour rien que cette individualité de cet individu existant avec l'in-  
diversité de son être même, - de son être la structure même de son  
destinée particulière parvenue, venue, venue quelquefois.

Surtout, cet anthropocentrisme positivisme appartient désormais à la mytho-  
logie du folklore bourgeois. Les d'après produit un être libre, la société  
issue de la révolution industrielle a fait de l'homme un simple support de  
marchandises. Mais même la disposition de cet être marchandise est devenue  
une pure fiction. Malgré tout le libéralisme démocratique, de l'est à l'ouest et  
du nord au sud l'État étouffe la liberté de son identité distinctive. Quant  
au tout état de cause, il s'agit pour chacun de son être de vivre que de sur-  
vivre, la destinée individuelle se trouve intégrée - et déintégrée - dans le destin  
total de l'humanité. Il n'y a plus d'affirmation possible pour une vie qui se  
voudrait à soi; il n'y a ni ennemis insurmontables, ni fins à noblesse où  
l'en soit à l'abri de pollution et de la bombe. Qui que je sois, où que j'aie,  
je n'existe désormais que par la grâce de la cité qui se réalise dans tout son  
être, qui demande raison de chacun de ses membres tant soit peu individualisés  
précisément. En violence et la systématisation idéologique aboutit, je suis peu  
à peu éradiqué dans une masse sociale où seul existe l'instinct général  
de troupeau. Je suis en passe de disparaître en tant que moi ~~individu~~ - et  
"moi" s'est très exactement tout le monde.

Une fois, des caractères devaient s'opposer d'obstacles aux jaloux et d'eff-  
acement dans l'oubli, le personnage libre de roman apparaît avec un ap-  
pareillage. Dostoïevski pouvait se passer de l'homme du régime mortel, s'était  
la règle du jeu dans un monde où l'instinct pouvait s'exprimer en vain. Mais  
faute de destin individuel, il ne pouvait s'affirmer qu'en se confondant avec  
Pierre, Paul ou Jacques. Il lui fallait, pour vivre, être avec tout, comme  
tout le monde, s'est-il dit parvenu. Il n'était personne et tout le monde à  
la fois, comment se faisait-il appeler, comment se faisait-il sentir dans  
son non-être?

À l'égal de bien des institutions qui se servent plus et se servent qu'à  
l'état de superstition, le roman s'est plus porté que par sa vocation même.  
Ainsi est-il vain de vouloir ramener les fonctions des livres littéraires de la  
veille pour servir d'exemple aux romanciers d'aujourd'hui. Les institutions qui  
pouvaient rendre Paris d'autant se vident plus que dans l'imaginaire des  
jeunes filles de pouvaient et son la plus des capitales pour négatives dits  
populaires. Les films de nos jours brisent une place de bourgeoisie  
bien tranquille, et il n'est pas jusqu'à nos bon objets qui n'arrivent des  
lettres anonymes plutôt que venger l'innocence. Le gris est la couleur qui se  
porte, c'est la seule qui demeure.

Si les impératifs sociaux sont tels qu'ils imposent de plus en plus une  
conscience unifiée à l'ensemble des hommes, la politique s'aggrave d'une per-  
sonne n'est pas question de talent mais d'impersonnalité. Plutôt - et c'est  
je crois, le motif de problème - plutôt que de regretter des parents perdus,  
le romancier doit se demander comment, faisant de son personnage son plus  
thème mais la puissance de son récit, il pourra rompre le destin total de l'hu-  
manité.

De destin total, pour ne pas dire totalitaire, n'est-ce pas à dire  
ce et une vision plurielle, ou même par-dessus, je ne suis pas, de deux  
sensibles. Mais je doute fort que le roman traditionnel s'y prête.

Enfin, cher lecteur, à la considération de la situation.